

La Belle Bête
Oedipe et ses complexes
Oedipe entre la mère et le fils, Karim Hussain

Élie Castiel

Numéro 246, novembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47628ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2006). Compte rendu de [La Belle Bête : oedipe et ses complexes / *Oedipe entre la mère et le fils*, Karim Hussain]. *Séquences*, (246), 42–43.



Œdipe entre la mère et le fils

La Belle Bête

Œdipe et ses complexes

Pour apprécier le troisième long métrage de Karim Hussain à sa juste valeur, il est nécessaire d'avoir une ouverture d'esprit sur le monde, sur l'individu, mais aussi et surtout sur le cinéma. Après le controversé et hautement stylisé **Subconscient Cruelty** (2000), dont Séquences avait dit le plus grand bien (n° 213, p.51), l'exigeant **La Dernière Voix** (2001) et le minimaliste **Ascension** (2003), Karim Hussain procède à une adaptation littéraire, certes proche de son univers, mais qu'il aborde à sa façon, refusant, en grande partie, tout compromis.

ÉLIE CASTIEL

La trame narrative de base suit celle du roman de Marie-Claire Blais, *La Belle Bête*. La demeure est immense, exclue du monde extérieur. Ils ne sont que trois : la mère (Louise) le fils (Patrice) et la fille (Isabelle-Marie). Le père est décédé. Dans le roman, il y a la mère, belle mais superficielle, et ensuite ses deux enfants, Patrice, beau mais creux, et Isabelle-Marie, laide et follement jalouse. Dans le film de Hussain, par contre, la jeune femme est belle, attirante et d'une ténacité à toute épreuve.

Ils n'ont pas de domestique (peur de l'autre), un seul cheval dans l'étable (créature emblématique qui sert de leitmotiv pour incarner la rupture avec le noyau familial, sa désintégration, mais aussi la liberté, la fuite vers un ailleurs incertain), pas

d'eau dans la fontaine (métaphore de l'oubli, sans doute), pas de télévision (refus de la réalité), un système de son qui date des années 60 (comme si le temps s'était arrêté). Un drame œdipien éclate. La fille s'évade en ville et nous nous rendons compte que le temps est présent. Comment expliquer cet anachronisme binaire dans le film si ce n'est que par le biais d'une stratégie formelle pour mieux éloigner le trio familial du monde. Car l'univers de cette étrange famille est un lieu à part où les interdits ont droit de cité et ne sont tributaires d'aucun jugement moral. Le problème existe dans le drame œdipien (la tragédie) qui se joue dans ce lieu clos coupé du monde, dans cette atmosphère familiale suffocante. Œdipe entre la mère et le fils, Œdipe aussi entre la sœur et le frère, mais aussi Œdipe qui,

à la toute fin, refuse catégoriquement de se plier facilement au conformisme social et moral (sur ce point, la fin est révélatrice). L'Œdipe de Hussain est intentionnellement irritant, désagréable, enfant qui refuse de grandir (méconnaissable Marc-André Grondin), mais justement éphèbe séduisant par son comportement irresponsable. La mère et la fille le désirent.

Si les écrits de Marie-Claire Blais tournent autour de la réussite, de l'échec, du réel, de l'imaginaire, et de la rédemption de la souffrance humaine de façon matérielle, qu'elle soit morale ou spirituelle, force est de souligner que son premier roman, *La Belle Bête*, est salué par la critique, mais également dénoncé par une certaine droite pour son aspect amoral.

Tragédie grecque contemporaine, La Belle Bête s'inspire de ces anciens auteurs helléniques qui tout en privilégiant les jeux de la pensée et de l'imaginaire, mettaient également en valeur le corps.

Sur ce point, il existe un élément de rapprochement entre le roman et le film. Le radicalisme courageux qui anime d'une part l'écrivaine, la soixantaine, et le réalisateur, à peine trente ans, se traduit, malgré cette différence d'âge, par leur refus de souscrire à une approche unidimensionnelle ou tranchée du monde, là où tout est noir ou blanc et où les zones grises ne sont vues que comme les tenants et les aboutissants d'une vision utopiste du monde, une vision donc irréalisable. Par leur ouverture d'esprit, par leurs idées véhiculant un monde éclaté, varié et multiple, Blais et Hussain confirment leur connaissance profonde de la nature humaine. Sur ce point, **La Belle Bête** est un film d'une maturité à la fois audacieuse et humaniste.

Karim Hussain a une façon particulièrement séduisante de disséquer les comportements humains. Ce qui, dans le roman, est question de sensations, d'imagination, de perception, devient, à l'écran, organique, physique, matériel. Chez Hussain, les personnages se touchent. Le rapprochement des corps, qu'il soit pour s'unir ou se départir, est un acte de foi, un rituel que le jeune cinéaste examine à la loupe, lui octroyant une quasi-sainteté.

Il le fait aussi par l'entremise d'une mise en images sublime, lumineuse, épurée, sans concessions. Le rouge est la couleur qu'il privilégie (mur, accessoires, vin qu'on ne cesse de boire comme s'il s'agissait, à chaque occasion qui se présente, d'une cérémonie sacrée), mais il porte également un soin particulier aux éclairages au grand jour, à la lumière éclatante, comme pour ne rien cacher ou laisser au hasard. Karim Hussain est un cinéaste intentionnellement exhibitionniste, et tant mieux, car c'est le rôle de tout faiseur d'images de l'être; c'est la raison d'être même du cinéma.

Tragédie grecque contemporaine, **La Belle Bête** s'inspire de ces anciens auteurs helléniques qui tout en privilégiant les jeux de la pensée et de l'imaginaire, mettaient également en valeur le corps. Il s'agit d'un film magnifiquement écrit par l'auteure du roman elle-même, par un Karim Hussain inspiré (le film est dédié à sa mère), et par Julien Fonfrède, articulé, vantant par son apport les mérites d'une adaptation audacieuse et courageuse.

On pourra reprocher à Hussein de ne pas trop diriger ses comédiens et de ne s'appliquer qu'au côté formel du film, impeccable. Mais le professionnalisme de ceux-ci se fait toutefois sentir à chaque plan, puisqu'ils sont conscients qu'ils doivent *dépendre* un des plus beaux morceaux de la littérature québécoise. Marc-André Grondin oublie carrément sa prestation



Le rapprochement des corps comme un acte de foi

magique de **C.R.A.Z.Y.** pour se livrer corps et âme dans un rôle intensément exigeant. C'est avec dignité et une force naturelle que Caroline Dhavernas incarne une Isabelle-Marie farouche, jalouse, déjà femme sans le savoir. Et oubliant qu'elle est également réalisatrice, Carole Laure plonge tête haute dans une aventure aussi palpitante que merveilleuse avec une sincérité désarmante.

Le jeune réalisateur est sans contredit en voie de devenir l'un des plus importants représentants du nouveau cinéma québécois (et canadien) car, en lui, survit encore cet instinct d'aller plus loin, d'expérimenter l'impossible, de provoquer le regard du spectateur, exigeant de sa part une totale participation. Car, disons-le sans ambages, Karim Hussain se fait maître d'un cinéma personnel et lucidement engagé sans se soucier le moins du monde des modes ou des qu'en-dira-t-on. C'est là où réside sa force, en quelque sorte une énergie farouche, incontrôlable, parfois même indicible, qui consiste à remettre en question les images en mouvement en leur octroyant une signification à la fois stylistique et humanitaire. C'est avec, entre autres, des Philippe Falardeau, des Bernard Émond, des Francis Leclerc, et bien entendu, des Karim Hussain que réside la survie du cinéma québécois en tant que 7^e art.

■ Canada [Québec] 2006, 110 minutes — **Réal.** : Karim Hussain — **Scén.** : Marie-Claire Blais, Karim Hussain, Julien Fonfrède, d'après le roman éponyme de Marie-Claire Blais — **Images** : Karim Hussain — **Mont.** : Éric Lavoie — **Mus.** : David Kristian — **Son** : Bruno Pucella — **Dir. art.** : Richard Tassé — **Cost.** : Patricia McNeil — **Maquilleur effets spéc.** : C. J. Goldman — **Int.** : Carole Laure (Louise), Caroline Dhavernas (Isabelle-Marie), Marc-André Grondin (Patrice), David La Haye (Lanz), Vénutia-Ludivine Reding (Anne), Sébastien Huberdeau (Michael), Normand Lévesque (Professeur) — **Prod.** : Lyse Lafontaine, Michel Mosca, Anne Cusson, Julien Fonfrède, Karim Hussein — **Dist.** : Équinoxe.